

## Le retour au bercail

- Soldats, je vous ordonne de déposer vos armes. Nous nous constituons prisonniers. La guerre va finir d'ici peu. Nous serons chez nous et les allemands chez eux dans deux semaines.

Le capitaine s'adressait ainsi à ses 40 soldats de toute la batterie n°13. D'un seul coup, une dizaine d'allemands surgissaient, les entouraient et dirigeaient leurs mitraillettes vers le groupe, sous les ordres de l'officier allemand qui était arrivé juste derrière le capitaine.

- Eh bien, je ne m'attendais pas à ça !

- Tu as raison Clovis, ça ressemble à une trahison.

- Apparemment oui, Jean-Louis, et on n'a rien vu venir.

Complètement sonnés, en ce début d'après-midi, les soldats s'exécutent et s'éloignent des 4 canons de 75 en place. Ils laissent les chevaux regroupés un peu plus loin en lisière de forêt. Les soldats, désarmés, se rangent par deux et marchent en direction du sud encadrés par les allemands.

Jean-Louis, accompagné de son copain vendéen Clovis, réfléchit tout en accélérant le pas. Comment le capitaine en était-il arrivé à cette situation, lui qui, le matin, avait déclaré qu'il s'en allait prendre ses instructions au poste de commandement de la 32<sup>ième</sup> RAD à un km de là. Avait-il trahi ou bien l'avait-on menacé pour qu'il se rende avec son groupe ? Croyait-il vraiment tout ce qu'il disait ?

Jean-Louis se dit que la guerre était peut-être effectivement en train de se finir. Depuis le 19 mai, ils étaient sur le front de l'Aisne à défendre le canal Crozat. L'infanterie du 32<sup>ième</sup> RI, avec d'autres régiments, menait des combats retardateurs et des contre-offensives pour contenir les allemands. L'engagement de l'artillerie était très limité par les mouvements permanents des fantassins des deux camps, rendant toute intervention risquée. Son 32<sup>ième</sup> Régiment d'Artillerie Divisionnaire restait en réserve et en appui des canons de 75 des RAC (Régiment d'Artillerie Combattante). Hélas, il se disait que les allemands avaient réussi à s'infiltrer le 5 juin entre Mennesis et Tergnier et entre Vouël et Viry-Noureuil. On risquait l'encerclement ou bien il fallait décrocher et vite. A l'évidence, il était déjà trop tard, en tous cas pour eux. On en était là ce 7 juin et tous marchaient vers un futur incertain.

Et les chevaux, qu'allaient-ils devenir ? Jean-Louis, avec Clovis et quelques autres soldats, en prenaient soin pour qu'ils soient toujours en situation de déplacer les canons, rapidement et en sécurité. Jean-Louis appréciait cette activité avec les chevaux. Depuis qu'il avait été mobilisé fin 1938, il avait fait ses classes à Charenton près de Vincennes puis avait intégré une unité transmission et hippomobile au camp de Suippes dans la Marne. Depuis début juin 1939, arrivé à Mourmelon 20 kms plus loin, au camp des manœuvres simulant des situations réelles, il avait rapidement fait ses preuves pour dresser et conduire les chevaux et appris les bases des activités de transmission.

Alors que cela faisait une heure qu'ils marchaient, Jean-Louis se préoccupait maintenant de la situation à La Garnache. Il n'avait pas eu ni donné de nouvelles depuis début mai. Sa dernière permission datait de juillet et depuis la déclaration de la guerre, le 3 septembre 1939, il n'y en avait eu que très peu dont il n'avait pas bénéficié. Son grand frère Henri avait été rappelé dès la première semaine de septembre. Où était-il maintenant avec son 65<sup>ième</sup> RI dont il se disait qu'il avait combattu dans le Nord en laissant de nombreux morts, blessés et prisonniers. Impossible d'en savoir plus.

Qui se chargeait des travaux à la ferme de Petite Coudrie ? Pierre, son père, était décédé en 1937 d'une phlébite. Sur la ferme, Henri et lui étant absents, il ne restait que sa mère, Aimée, sa belle-sœur et femme de Henri, Emilienne, sa nièce Gilberte et son neveu Ritou. Sans doute, pouvaient-ils compter sur des proches en coup de main. Il se souvenait qu'au décès de son père, il avait imaginé profiter de la fin du service militaire pour quitter la ferme et se faire embaucher comme ouvrier chez Renault à Billancourt. Mais ce n'était plus du tout à l'ordre du jour depuis la déclaration de la guerre.

- Jean-Louis, regarde devant, à gauche, on arrive à Laon dans nos nouveaux quartiers.

- Clovis, je ne vois rien qu'un terrain de football.

- Et alors, la pancarte Frontstalag 192 à l'entrée, elle n'est pas assez grosse ?

- D'accord, j'ai l'impression que nous n'allons pas être seuls.

En effet, plusieurs colonnes de prisonniers convergeaient vers l'entrée du terrain. Quatre gardes effectuaient une fouille sommaire en précisant que tous les couteaux et objets tranchants devaient être déposés avant d'entrer sous peine d'être fusillés. A l'intérieur, ils retrouvent ceux des deux autres batteries du 32<sup>ème</sup> RAD qu'ils connaissaient. Le stade était vaguement entouré de barbelés.

Tout autour du terrain, des allemands, mitraillette à la hanche, étaient postés tous les 50 mètres environ. La plupart des soldats prisonniers discutaient en petits groupes. Certains s'étaient allongés et semblaient dormir. Aucun couchage ni abri à l'horizon, heureusement qu'il faisait doux et sec. Jean-Louis et Clovis se rendirent compte rapidement que l'eau manquait et que la nourriture était insuffisante avec deux quarts de soupe par jour et un quignon de pain tous les deux ou trois jours. Tant mieux pour eux, certains avaient réussi à sauvegarder des rations militaires et des biscuits.

- Heureusement que nous allons rentrer chez nous dans 15 jours, soupira Clovis

- Oui tu as raison. J'ai du travail à la ferme qui m'attend à La Garnache.

- Moi aussi Jean-Louis, avec ma famille à Sérigné, c'est la même chose.

En réalité, ce fut seulement un mois et demi plus tard que 50 prisonniers furent appelés pour former un convoi et se diriger vers Guignicourt à deux jours de marche. Un fois arrivés, ils furent répartis par petits groupes dans des fermes réquisitionnées pour les héberger et les nourrir. Jean-Louis et Clovis se trouvèrent à la ferme de monsieur Dupont qui les accueillit et prit soin d'eux. Le travail consistait à se rendre à pied chaque matin à l'aérodrome de Juvincourt et Damary à 5 kms. Après l'appel, chacun se mettait à rouler des matériaux de remblais avec des brouettes. Jean-Louis comprit que les allemands avaient le projet d'agrandir l'aérodrome en créant deux nouvelles pistes d'envol. La fin des travaux restait inconnue et leur situation future aussi. Jean-Louis en profita pour écrire à sa mère et lui donner son adresse. C'était sa toute première lettre depuis plus de deux mois.

Jean-Louis reçut une réponse de sa mère le 19 août et dès le 20, il lui écrivait en la conseillant pour qu'elle demande, pour Henri son frère qu'il supposait prisonnier lui aussi, des certificats de soutien de famille et de patron de ferme au syndicat des agriculteurs de La Roche sur Yon ou, à défaut ou en même temps, aux autorités allemandes de Challans. Il avait côtoyé des prisonniers ainsi libérés. Mais 3 jours plus tard, un ordre précisait que, le lendemain, ils partaient pour une destination inconnue.

- T'en penses quoi Jean-Louis, peut-être un regroupement avant de rentrer à la maison ?

- Pas sûr du tout Clovis, il n'y a pas beaucoup de prisonniers libérés, d'après ce que l'on voit.

- Alors, où veulent-ils nous amener ?

- Je n'en sais rien mais je n'irai pas et toi non plus. Crois-moi, je n'ai pas envie de me retrouver en Allemagne par exemple. Nous allons avertir monsieur Dupont que nous partons cette nuit à pied.

Jean-Louis expliqua son plan à Clovis et ils parlèrent avec précaution à monsieur Dupont du projet de rentrer en Vendée en marchant la nuit et dormant le jour. Monsieur Dupont les encouragea et leur confia même qu'il aidait tous ceux qui voulaient s'évader ou fuir la zone occupée. Il ne craignait rien des allemands qui lui demandaient d'héberger les prisonniers mais pas de les surveiller. Il leur fournit des bérets et des musettes en bandoulières et aussi un savon, un couteau, une mousse à raser et un coupe-chou. Ils regardèrent en détail une carte détaillée et notamment l'endroit où on pouvait passer, sans trop de risques la nuit, la ligne de démarcation. Et Jean-Louis conclut :  
- J'ai déjà remarqué que, toutes les nuits, seulement 3 patrouilles vont et viennent. Il suffit de passer au bon endroit et au bon moment. Et on a de la chance ce soir, la nuit est bien noire depuis hier. Ce qui fut dit fut fait. La nuit suivante, au moment propice, sans bruit, ils s'échappèrent en cavale...

Dormir le jour dans les bois et les abris à l'écart était leur quotidien. Ils marchaient la nuit, dans la plupart des cas en longeant les grandes routes, essayant de trouver des légumes et des fruits à manger, et remplir en plus leurs musettes. Quand la faim devenait trop forte, ils prenaient le risque de demander l'hospitalité au petit matin dans une ferme isolée. En général, ils avaient non seulement à manger mais aussi à dormir, cachés dans un grenier, dans le foin ou sur un matelas.

Ils furent toujours bien accueillis pendant plus d'un mois que dura le périple Guignicourt-Troyes-Bourges-Poitiers-Niort-La Garnache, environ 900 km qu'ils avaient estimés sur une carte de France qu'un hôte avait dépliée pour eux. Arrivés à Fontenay le Comte, Clovis partit, avec la promesse (qui sera tenue) de se revoir après la guerre, rejoindre ses parents à Sérigné. Jean-Louis s'arrangea pour envoyer une simple carte postale à son oncle Benjamin, qui était aussi son parrain et habitait près de la ferme familiale, avec ces quelques mots : « Cher parrain, le colis arrivera vendredi matin ».

Jean-Louis continua seul la route jusqu'à rejoindre la ferme de Petite Coudrie. Au petit matin du vendredi, il toqua à la porte et Aimée lui ouvrit avant de l'embrasser et le serrer dans ses bras.  
- Benjamin nous a prévenu. Il nous aide bien à la ferme. Tu es maigre ! Viens manger et raconte-moi. Jean-Louis commença par sa situation de prisonnier évadé que personne ne devait savoir sauf elle et lui. La version officielle serait qu'il était réformé comme tuberculeux guéri mais fragile. Emilienne arriva avec Gilberte et Ritou. Elle n'avait pas de nouvelles de Henri. Jean-Louis aussi s'inquiétait.

Quelques jours plus tard, alors que tout le monde s'activait à la ferme, arriva de très loin un tout jeune homme, Camille. Il se cachait des allemands qui avaient voulu le réquisitionner. Jean-Louis lui proposa de l'héberger à la ferme où il serait bienvenu et pourrait aider. Toute la famille était ravie.

Un jour de mai 1941, Jean-Louis était attablé pour déjeuner avec ses amis et la famille de son grand copain qui se mariait. Son attention fut attirée par une jolie serveuse qui allait, de table en table, amener à manger et à boire. Il la regarda à plusieurs reprises et elle finit par lui sourire. C'était une petite noce et Marcelline eut tôt fait de se rendre libre de ses tâches après le repas. Aussitôt, Jean-Louis l'invita à danser et elle accepta. Le courant passa en force et ils décidèrent de se revoir. Leur fréquentation ne fut pas empêchée par leurs parents car les deux familles se connaissaient.

Au bout d'un an, une réunion se tint avec Jean-Louis et sa mère Aimée d'une part et les parents Baptiste et Octavie avec Marcelline d'autre part dans un café où Marcelline servait parfois à boire. L'avenir des futurs mariés évoqué, la date de la noce fixée, chacun but son café. Ils étaient désormais 5 à partager, avec discrétion et prudence, la vérité sur le tuberculeux qui allait de mieux en mieux...

Le mariage civil eut lieu le samedi 26 septembre 1942 à la mairie de Challans avec les témoins et les proches de la famille. C'était le jour des 24 ans de Jean-Louis et Marcelline en avait presque 23. L'oncle Benjamin, témoin de Jean-Louis, pensait, en levant les yeux, au premier Jean-Louis, son frère mort au combat en 1915 : « Jean-Louis, crois-moi, ton neveu est digne de toi et de ton prénom ».

Le dimanche, les plus jeunes, connaissances des mariés, préparèrent la grange des Raineries, la ferme des parents de Marcelline, en la nettoyant, posant des draps blancs tout autour et décorant de fleurs et guirlandes. Le traiteur chez qui Marcelline travaillait à l'occasion, leur fournit un repas de noce à bon prix. La noce se déroula le lundi en commençant par le mariage religieux à l'église de Saint Christophe du Ligneron. Alors que les cloches à la volée saluaient la sortie des mariés, des curieux regardaient la mariée tout en blanc avec un voile, un diadème et une gerbe de fleurs.

Trois jeunes filles qui connaissaient un peu la mariée, y allaient de leurs commentaires du jour :

- Comme elle est belle Marcelline ! Et son mari, il est beau aussi. Comme elle doit être heureuse !
- Et courageuse ! Avec un mari tuberculeux, même guéri, est-ce qu'elle pourra avoir des enfants ?
- Justement, la semaine dernière, je lui ai demandé : « Tu n'as pas peur que ce soit difficile d'avoir des enfants ? » Et vous savez ce que m'a répondu Marcelline ? Qu'elle était très heureuse de se marier avec Jean-Louis qu'elle aimait beaucoup, avec l'espoir de fonder une famille ! Les trois jeunes filles se mirent à sourire gentiment avant que chacune ne se remette à penser que les garçons à marier se faisaient rares, hélas, ces trois dernières années. Mais quand donc reviendront-ils ?

Epilogue après la fin de la guerre le 8 mai 1945 :

- *Camille partit, sans craindre les allemands, rejoindre sa famille (Il revint avec son épouse Jeannine, en visite à Challans par deux fois : 25 ans puis 50 ans après son départ).*

- *Henri, enfin libre, arriva d'Allemagne où il avait, comme prisonnier, travaillé dans de très dures conditions dans une mine de sel dans l'est lointain pendant plus de 5 années.*

*En 1946, toute la famille se mit d'accord pour ne pas demander le renouvellement du contrat de métayage de Petite Coudrie, arrivé à échéance. Le propriétaire n'avait fait aucun cadeau pendant l'occupation, bien au contraire. Sortant de cette guerre sans fin, rejetant toutes formes d'arbitraire et de dépendance, tous voulaient enfin reprendre en main leurs destins. En conséquence de quoi :*

- *Aimée, en attendant de trouver un logement en ville de Challans pour s'y reposer, habita pour un temps avec la famille de sa sœur Améline dans leur ferme du Guéraud entre Challans et Soullans.*

- *Henri et Emilienne et leurs deux enfants, Gilberte et Ritou, partirent tenir, à leur compte, leur propre ferme à Arvert en Charente Maritime. Les bestiaux et les matériels de Petite Coudrie embarquèrent dans un train de marchandises qui les transporta de La Roche sur Yon jusqu'à Rochefort.*

- *Jean-Louis et Marcelline, mes parents, accompagnés de Monique, ma sœur aînée née le 4 janvier 1944, prirent en gérance le « Café du Marais » (on pouvait aussi y manger et dormir), place des Marronniers à Challans. En plus, Jean-Louis se lança dans une activité de troc : une charrette de bois du bocage de Machecoul contre une charrette de foin du marais de Challans, avec un nouveau cheval nommé Bijou. Beaucoup d'autres chevaux se succéderont par la suite et tous auront pour nom Bijou !*

Au-delà de la douleur des événements subis et des difficultés de tous ordres, la paix revenue et la liberté retrouvée agissaient comme de puissantes invitations à vivre pleinement toutes les envies !

*Jean-Marc Guillot le 25 décembre 2023*